

# Gilbert Trollet: la poésie, un engagement, une manière d'être au monde

Gilbert Trollet, poète: c'est bien sous ce titre qu'il convient de rendre hommage à celui qui vient de nous quitter. Car Gilbert Trollet fut essentiellement poète. Il appartenait à cette génération dont la mission fut de continuer et d'illustrer dans notre pays la poésie française moderne qui prend sa source chez Baudelaire et Mallarmé, et à laquelle il s'était initié durant dix années d'une jeunesse à Paris où il connut, dans l'entre-deux guerres, des écrivains tels que Max Jacob, Daumal, Ribemont-Dessaignes, Follain qui formaient une avant-garde littéraire très active.

C'est à ce moment qu'il publia son premier recueil de vers, *Cadran*, et, participant à la fondation d'une revue, *Raison d'être*, qu'il fut saisi du besoin d'une publication à soi qui ne cessa dès lors de le tenir. Car, rentré au pays, il fonda avec Jean Descouillages la revue *Présence* qui eut son heure de gloire et refit surface à plusieurs reprises, suivie plus tard par la *Revue de Suisse*. Avec un généreux courage, il prépara des numéros remarquables, ouverts largement aux auteurs romans.

## «Je m'en revins à Genève...»

Son œuvre, Gilbert Trollet la poursuivit à Paris en publiant en particulier *Itinéraire de la mort*, très proche de l'écriture automatique. Mais tout poète a ses racines — en fait il était vaudois — et comme il l'écrivait un jour: «Je m'en revins à Genève où ne m'incommodai nul dépaysement à rebours. J'y alignai au cours des années les recueils que me dictaient les circonstances et les voix intérieures». Une trentaine de volumes de vers, dont on ne peut marquer ici que quelques temps forts.

Avant 39, citons *Paysages confidentiels* où l'on découvre un auteur en pleine possession de son métier et qui, oscillant entre l'immédiat et l'intemporel, usait, pour signifier une harmonie consentie entre eux, d'une facture classique. Trollet a voulu servir pleinement la poésie en la considérant comme un engagement total et une manière d'être au monde qui déterminait certaines attitudes, certains choix. Ainsi, par exemple, cette *Ode à la France* (1940) que lui inspirèrent la guerre et les malheurs de la

France. Ainsi également des recueils que traverse la menace atomique.

Dans *L'Inespéré*, l'amour et la mort sont les points extrêmes de la démarche spirituelle du poète qui chante son propre destin mais, d'avantage encore, le destin commun en nous appelant à croire plus fidèlement en l'avenir. Puis, six ans plus tard paraît le livre que je considère, pour ma part, comme l'œuvre la plus achevée de Trollet, *La Colline*, celle où il s'est exprimé, sans rien sacrifier du lyrisme traditionnel, dans le chant le plus haut et le plus convaincant. Soucieuse de l'actualité et de l'engagement moral (car Trollet a rejeté la tour d'ivoire et sa fausse sécurité), sa méditation éclaire tout à tour les élé-

ments de la création, les divers visages de l'Être. La colline, par une magique transmutation, prend la voix même de l'éternité, devant ce qui avance constamment et passe. Un thème toujours semblable s'élève, celui du temps, marche inlassable et indifférente.

Dans *L'Inespéré* déjà, comme dans *L'Ancolie* et d'autres ouvrages, Trollet en appelle à la «durée» car c'est par elle qu'il s'affirme et le goût qu'il en a lui fait rejeter l'accessoire, le transitoire, l'anecdotique, pour chercher à traduire le son d'une âme aux prises avec les interrogations de la philosophie et de l'histoire. Quel dieu pourra nous réapprendre à vivre? Nous sommes, comme le dit Heidegger, entre l'ère des dieux et celle de l'accomplissement de l'Être: insatisfait donc, écartelée entre deux royaumes mais avides de pays infinis au fond desquels l'esprit se trouve brusquement sous le regard des «yeux rauques de l'Impossible». Enfin, redescendant le long de la colline, le poète voit naître un monde où l'homme peut reprendre sa course quotidienne et l'alouette jaillit du sillon semble dessiner un geste lucide d'espoir et de beauté.

## L'horizon assombri

L'horizon pourtant s'assombri: guerres, hommes martyrisés, érance des réfugiés, tous ces événements ont retenti sur la poésie, et il apparut bientôt à Trollet qu'il ne lui était plus possible de s'exprimer dans le même langage. Que la parole devait devenir plus humble et le poète moins égocentrique. En rupture avec l'ampleur du mouvement lyrique qui avait précédé, il trace des vers courts, rapides, d'une condensation qui a paru parfois excessive. Ce sont les poèmes de *Prends garde au jour*, *Laconiques* et les «textuels» qui suivent.

Extrême resserrement verbal pour s'opposer au poids toujours plus lourd des mots dans le monde d'au-

jourd'hui. Mais il faut rester à la fois concret et inspiré, attentif au dehors et au dedans. Gilbert Trollet, quant à lui, s'est efforcé sans cesse de trouver un accord privilégié entre la double exploration du monde extérieur et du monde intérieur, et cela avec une passion intrinsèque qui demeure l'honneur d'un poète.

Jean-Georges LOSSIER

● **L'OEUVRE SUISSE DES LECTEURS POUR LA JEUNESSE (OSL)**, qui fête cette année son cinquantième anniversaire, lance son 19e concours littéraire, qui s'adresse à tout écrivain de langue française. Les concurrents doivent, avant le 31 mai 1981, envoyer leur manuscrit — inédit — de 800 à 900 lignes dactylographiques (200 à 300 lignes pour manuscrits à l'intention des tout-petits) en trois exemplaires. Les envois doivent être anonymes et porter une devise reproduite sur une enveloppe fermée contenant nom et adresse de l'auteur. Le jury, présidé par Maurice Zermatten, décerne trois prix (de 1000, 900 et 800 francs) aux textes jugés dignes d'être publiés et qui le seront, devenus propriété exclusive de l'OSL. Les textes non retenus sont retournés à leurs auteurs. Le choix du sujet est libre, mais le règlement précise que «chaque récit visera à laisser au jeune lecteur un souvenir bienfaisant et lumineux. Aucune allusion à des pratiques féroces, spirites et autres ne sera acceptée, même dans les contes de fées». Les envois doivent être adressés à M. F. Rostan, président de l'OSL, 30, chemin de Bellevue, 1005 Lausanne. (p)

● **LES ÉDITIONS CASTERMAN OBTIENENT 200 ANS.** — C'est en effet en septembre 1780 que Donat Casterman s'établit comme libraire à Tournai. Des manifestations sont prévues, à Tournai, Esquelmes et Bruxelles, qui marqueront l'événement: une cérémonie officielle le 4 septembre, une réception suivant la remise de décorations à l'intention de l'ensemble du personnel de la maison le 5, une exposition philatélique et, dès le 16, une exposition sur l'histoire de cette entreprise, à Bruxelles (Galerie Bortier, 55, rue de la Madeleine), entre autres festivités. Bon anniversaire à Casterman, qui est, en ordre d'ancienneté, la troisième maison d'édition belge. (jcp)



## EDITION ROMANDE

vient de paraître

**L'ÂGE D'HOMME**  
10, Métropole, 1003 Lausanne  
Diffuseur en France: CDE Sodis, Lagny  
● Mikhail BAKHTINE: *Le freudisme*, coll. Slavica, 14 x 21 cm, 232 p., Frs. 25.  
● Bernard REYMOND: *Une Église à croix gammée*, coll. Symbolon, 14 x 21 cm, 320 p., Frs. 29.  
● Alexandre TVARDOVSKI: *Vassili Terkin dans l'autre monde*, coll. Classiques slaves, 14 x 21 cm, 80 p., Frs. 15.  
● Cahiers du Centre de recherches sur le surréalisme: **MÉLUSINE**, No 1: *Emission-Réception*, coll. Etudes et documents réunis par H. Béhar, 16 x 23 cm, 336 p., Frs. 35.

**LA BACONNIÈRE**  
2, Pré-Landry, 2017 Boudry  
Diffuseur en France: Payot, Paris  
● Claude L'ESPÈRE: *Les cailloux de l'incertitude*, coll. 13 x 20 cm, 304 p., 1 hors-texte noir et blanc, Frs. 24.  
● *L'Initié*, vol. I, II et III, rééditions, coll. dite de l'Initié, 14 x 19 cm, t. I: 304 p., t. II: 304 p., t. III: 176 p., t. I, Frs. 14, t. II, Frs. 12, t. III, Frs. 12.  
Diffuseur en France: Librairie Protestante, Paris  
● Traducteur: Georges-F. GROISJEAN: *Vivre par l'esprit*, 11 x 18 cm, 260 p., Frs. 21.  
Diffuseur en France: Unesco, Paris  
● Collectif: *Les enfants et les cultures*, Revue Cultures vol. VI No 4, 15,5 x 23,8 cm, 180 p., 24 pl. hors-texte noir et blanc, Frs. 12.

**LIBRAIRIE DROZ**  
11, rue Massot, 1211 Genève 12  
● Jules LAFORGUE: *Moralités légendaires*, édition critique par Sami Grojnowski, 11 x 18 cm, 388 p., Frs. 50.  
● Co VEF: *Temps, aspects et adverbies de temps en français contemporain*, Essai de sémantique formelle, coll. «Publications romanes et françaises», No 154, 16 x 24 cm, 188 p., Frs. 48.  
● Luzius WASESCHA: *Le système de contrôle de l'application de la charte européenne*, coll. «Travaux de droit économique et de sciences politiques», No 123, 16 x 24 cm, 320 p., Frs. 60.

**NAGEL**  
5-7, rue de l'Orangerie, 1211 Genève 7  
Diffuseur en France: Nagel  
● Italie, 3e édition refondue, Coll. Encyclopedies de voyages Nagel, 16 x 11 cm, 1600 p., ill. noir et blanc, Frs. 79.

**PAYOT**  
4, place Pépinet  
Diffuseur en France: Payot, Paris  
● Pierre REBETZ: *Destin historique de la Suisse*, 16 x 22 cm, 256 p., 1 ill. coul. et 40 noir et blanc, Frs. 20.

NÉ à Bellac (en 1946), on conçoit sans peine que Jean-Louis Terrade se réfère, même de façon très allusive, à Giraudoux et au Limousin. La limousine noire (en dépit d'une curieuse majuscule dans le titre du roman) paraît être une voiture plutôt qu'une femme, si l'on en croit les rares mots qui l'évoquent par hasard: «La carcasse calcinée d'une limousine noire», et malgré le nom ou le pseudonyme d'un écrivain souvent cité au cours de ces pages, celui de J. Limousin (Jean ou Jeanne, on ne sait), dont un mystérieux roman a bouleversé la jeunesse des héros. En outre l'auteur se plaît à glisser, au début de son récit, une phrase de Giraudoux, sans indication particulière et comme un signe d'intelligence à son lecteur. Sauf erreur, la première phrase de *Suzanne et le Pacifique* ou peut-être de *Juliette au pays des hommes*: «C'était pourtant un de ces jours où rien n'arrive.» Et, bien sûr, tout arrive, surgit, renaît, et l'espace d'un roman se déploie sous nos yeux. Pour faire mieux encore, Jean-Louis Terrade engage ses personnages dans la répétition d'une pièce de théâtre dont l'héroïne s'appelle Isabelle, où il est question d'un contrôleur des poids et mesures et d'un spectre... Le nom d'*Intermezzo* n'apparaît qu'à la fin du roman, au moment où le héros regarde une ancienne photographie et rêve à des visages, à des lieux disparus. Comme si le livre entier avait trouvé son point de départ dans une mémoire incertaine, légère et pourtant pleine de dangers, brûlée au feu d'une «irrésistible nostalgie», celle qui rameute, selon l'auteur, «l'ombre fatiguée des jours passés et le silence périlleux des fantômes».

*La Limousine noire* se joue de cette façon sur un double registre de gravité et de légèreté, d'angoisse et de moquerie, en suivant le mouvement d'une quête intense ou d'une recherche passionnée mais qu'on sait d'emblée sans issue. Cette histoire ne nous conduit nulle part, vers nul dénouement ni révélation. Qu'advient-il des amours d'Isabelle et de celui que le récit désigne par la seule initiale B. ou par son nom transformé de Blüher en Bluant? Comment les deux courbes du récit se rejoignent-elles? Comment faire converger de façon satisfaisante la récit du retour de B. dans sa ville natale, la ville de T. (récit en italique et au présent) et le récit rédigé par Isabelle, où s'agglomèrent des éléments plus anciens, ce Cahier vert retiré par B. à un bureau de poste et dont il poursuit la lecture par intermittences? B. y apparaît sous ses noms successifs, en proie à sa distraction, à son inquiétude, à sa passion d'une vérité impossible à cerner: il est le héros d'un récit

étrange et dispersé dont Isabelle se fait la narratrice patiente et perspicace. Ce qui importe, ce n'est pas une réponse mais un parcours.

Sous le prétexte d'un reportage, les jeunes gens poursuivent ensemble une enquête sur les activités des maquis et de la Résistance pendant la guerre. A vrai dire Bluant (et c'est la raison de son changement de nom ou de consonance) cherche à savoir si son père a réellement dénoncé aux soldats ennemis (appelés ici les Mischleus) un réseau de jeunes maquisards. Il interroge en vain les témoins de cette époque, se fait écarter ou chasser. Un pèlerinage à l'étang des Dormeurs nous rappelle que ce lieu fut celui d'un supplice. Cinq résistants fusillés puis noyés sous la glace, lestés de pierres... Bluant (ou est-ce encore Blüher) emmène Isabelle nager sur les eaux froides et sombres de l'étang comme s'il songeait à quelque nouveau crime expiatoire ou se livrait à un rite d'exorcisme. La mémoire de la mort rôde autour des vivants comme celle de la cruauté ou de ce qu'il faut appeler l'immuable, telle la mort

Terrade: «Rien que d'étrange, mais rien que de possible.» Le lecteur erre dans un espace à la fois habité et désert, où les fantômes ont plus de consistance que les personnes, de même les bruits, les éclats du soleil, les odeurs obsédantes (une odeur «blanc» d'herbes froissées ou «navrant» d'encre et de craie...). Un espace romanesque délimité par les rues d'une ville de province, des chemins de campagne, les rails, la rivière, les étangs. On se croirait parfois chez André Dhôtel, mais la lumière est ici plus forte et plus dénuantée, comme un souvenir du pays de *Bleu algérien*, le premier roman de Terrade. L'espace est dominé, éclairé par la lumière de l'été, la saison mystérieuse.

SUITE de réflexions sur les sujets les plus divers, *Buena Vista Park* se présente et se recommande également comme un petit traité de «bathmologie» (selon un terme créé par Roland Barthes) ou comme le roman d'un «bathmologue». Le mot «bathmos» signifie dégradé, en grec. «Tout discours est pris

des idées, des valeurs, de littérature, de politique, et surtout de mœurs, d'habitudes et d'attitudes, le trait est à chaque fois précis et singulier. Cette centaine de pages sous une mise en question de la vie (et de la pensée) quotidienne, dépourvue de prétentions. C'est un tour difficile à réussir, une manière de tourner les choses qu'annonçaient, dans un style plus serré, les *Dissociations* de Rémy de Gourmont et, plus récemment, telle page du Montherlant de *Service inutile* ou (citée ici) de *La petite Infante de Castille*.

Rousseau se préférerait homme à paradoxes plutôt qu'à préjugés, et Renaud Camus ajoute que «les paradoxes établis sont plus expérants que les stéréotypes simples...» Sur le cinéma, le Nouveau Roman, les dissidents, l'antisémitisme, les formes du langage (le surprenant «tout à fait pas mal»), son livre propose des remarques suggestives liées aux gestes, aux humeurs, aux débats, aux questions infimes et complexes qui nous façonnent, aux signes de notre modernité.

## CHRONIQUE DU ROMAN

# Les signes de l'été

- Jean-Louis Terrade: *LA LIMOUSINE NOIRE* (Gallimard)
- Renaud Camus: *BUENA VISTA PARK* (Hachette)
- Martine Meunier: *FIN AOÛT* ou *LA MORT MINUSCULE DE L'ÉTÉ* (Mercure de France)

de cette enfant brûlée vive avec des centaines d'autres personnes dans une église d'un village de France, en guise de représailles...

Isabelle habite la chambre bleue, celle où l'enfant avait vécu ses premières années, où subsiste, au fond d'une malle, la collection de coquillages commencée l'été d'avant la guerre, celui d'un premier (et dernier) séjour au bord de la mer. D'autres objets, soigneusement classés, «rappelaient jusqu'à l'angoisse la mort tragique de la petite fille». Des objets que l'on aurait pu croire innocents... «Mais il y avait ce parfum iodé, inquiétant comme le bruit soudain d'une clé dans une serrure.»

Hommage discret au mystère de la vie et de la mort, cette dernière citation donne le ton de ce livre étrange et raffiné, elle caractérise son style précieux et laconique, si naturellement littéraire. Une épigraphe de Roger Caillols définit l'atmosphère du roman de Jean-Louis

dans le jeu des degrés», écrit Barthes. Le jeu devient science, «celle des échelonnements de langage». Mais le mot se définit mieux par ses applications ou par son exercice. Renaud Camus ouvre en quelque sorte l'éventail des connotations. Toute situation et tout discours renvoient à un autre et à d'autres. Le jeu des degrés et des distances, des catégories (et de la distinction au sens de Bourdieu) ne cesse de dissoudre et de recomposer les significations, de distendre l'horizon, de prolonger les perspectives, de chercher à atteindre «à des vérités plus subtiles, et comme telles plus solides».

Le livre de Renaud Camus est un divertissement imprévu où le sérieux (mais non l'esprit de sérieux) et la désinvolture (mais non la facilité) se répondent avec justesse. Qu'il s'agisse de cravates ou de gants, de Georges Marchais ou des otages américains en Iran, de Proust, de Flaubert, de la mode, des passions,

**L'ÉTÉ:** saison mystérieuse ou tragique. D'une saison à l'autre, d'un janvier à une première plus à une seconde fin d'août, Martine Meunier déroule les strophes d'un beau chant de passion et de désespoir. Une jeune femme poursuit un homme plus âgé qui l'accueille puis la repousse. Elle en devient presque folle. Il faut lire le récit de cette quête d'amour violente et sans espoir, d'autant plus émouvante qu'elle se manifeste sous les apprêts d'une sarcasme et féroce ironie. L'auteur invente, semble-t-il, la drôlerie tragique. Elle sait multiplier les signes, ceux de la passion sans cesse recrée, à travers les hasards et le

«... comme si la littérature était là, justement, pour enregistrer ce qui est le plus mince, le plus fugace, le moins tangible, ce qui affleure à peine à la conscience et au langage.»

langage de la vie quotidienne et citadine, sur un rythme abrégé d'argot lyrique et bouffon. Rien de plus sérieux, de plus exaltant que ce récit d'un amour fou, qui conduit d'ailleurs l'héroïne chez les fous. Pour les soigner ou les aider à survivre.

Georges ANEX